

**BERNARD, Julien, *Croquemort. Une anthropologie des émotions*, Paris, Métailié, 2009, 216 p.**

Luc Breton

Volume 23, numéro 1, automne 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1004029ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1004029ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

1916-0976 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Breton, L. (2010). Compte rendu de [BERNARD, Julien, *Croquemort. Une anthropologie des émotions*, Paris, Métailié, 2009, 216 p.] *Frontières*, 23(1), 88–88. <https://doi.org/10.7202/1004029ar>

BERNARD, Julien

## Croquemort. Une anthropologie des émotions

Paris, Métailié, 2009, 216 p.



Peu étudiée, la figure du croquemort relève encore aujourd'hui de ce que le sociologue Everett Hughes de la deuxième École de Chicago nommait le *dirty work*, c'est-à-dire de ces emplois qui « symbolisent quelque chose de dégradant ou d'humiliant » (p. 49). C'est ce dont témoigne le premier ouvrage de Julien Bernard qui propose une analyse de terrain s'appuyant sur sa propre expérience de croquemort, emploi qu'il a occupé parallèlement à ses études en sociologie à Poitiers et à Toulouse. Écrit à la première personne, cet essai constitue à la fois un document sur le travail d'un « porteur de cercueil pour les cérémonies funéraires », en même temps qu'une étude sociologique. Le propos est illustré par des commentaires tirés d'un journal de terrain tenu pendant trois ans (2003-2008), de même que par des extraits d'une série d'entretiens menés auprès du personnel des pompes funèbres.

Au fil des pages, l'auteur développe ce qu'il nomme une « anthropologie des émotions » en s'inspirant en particulier des travaux d'Erving Goffman sur les rites d'interaction dont il place par ailleurs une citation en exergue de

l'ouvrage. Conformément à cette orientation, Julien Bernard se livre à une ethnographie du quotidien des travailleurs funéraires, s'intéressant à l'ajustement des conduites, en l'occurrence des émotions (face au cadavre notamment), mais aussi à la mise en scène des situations funéraires avec une insistance particulière sur la présentation de soi. Car, comme le montre bien l'auteur, le métier de croquemort participe de ce que le sociologue américain Charles Horton Cooley nommait la *looking glass self*, c'est-à-dire la manière dont les acteurs ajustent leur comportement en fonction de l'image qu'ils se font les uns des autres (p. 52).

La prise en charge des « restes humains » faisant déjà l'objet d'un étiquetage immoral, le croquemort est constamment amené à réviser l'image qu'il projette pour s'adapter à la représentation que peuvent se faire de lui les endeuillés. D'ailleurs, le premier chapitre de l'ouvrage intitulé « L'organisation des obsèques », est consacré au problème de la « légitimité morale ». Celle-ci est au cœur du travail des employés des pompes funèbres qui, dans le cas des directeurs, ont la tâche délicate de discuter du « prix » du défunt. Pour illustrer l'étiquetage péjoratif du métier, l'auteur se livre à un exercice d'étymologie historique, nous rappelant que *croquemort* serait formé à partir de « croc » (pour « crochet »), terme qui renvoie à l'ustensile employé par les travailleurs de la mort pour saisir les cadavres lors de la Grande Peste noire du XIV<sup>e</sup> siècle (p. 50). Aujourd'hui, l'aversion suscitée par la figure du croquemort est illustrée notamment par un personnage de la bande dessinée Lucky Luke qui conforte l'image d'un « commerçant sans vergogne qui profite du malheur d'autrui pour gagner sa vie » (p. 51). Mais, l'auteur insiste sur ce point, il s'agit d'un « commerce ordinaire » ; un commerce qui demande un travail de coordination complexe décrit ici sous l'angle d'une « division du travail funéraire ». Envisagé dans cette perspective, le travail des pompes funèbres apparaît comme un réseau : une série d'acteurs, de lieux, d'objets et de techniques

se mettent en place pour prendre en charge le défunt. Une coordination effective exige une gestion du temps et des déplacements qui peuvent faire l'objet d'ajustements spécifiques si les obsèques ont lieu en ville ou à la campagne. L'auteur décrit la mise en œuvre de ce réseau comme une « chorégraphie », un travail d'équipe qui demande – de la part du croquemort, en particulier – une constante maîtrise de soi et de ses émotions de manière à suivre le « rythme » des familles accablées par la perte d'un proche.

Le deuxième chapitre, intitulé « L'exécution des prestations », est consacré à la prise en charge du corps depuis sa récupération à domicile par des agents funéraires jusqu'à la fermeture de la tombe. L'auteur y décrit également les soins thanatopraxiques du point de vue qu'il privilégie pour son essai, c'est-à-dire celui des émotions. Il rappelle à juste titre à quel point les soins esthétiques des thanatopracteurs – qui, pour la plupart, accordent une importance capitale à la « dernière image » – agissent sur la perception qu'auront les endeuillés lors de la présentation du défunt. Vient ensuite l'étape délicate de la « mise en bière » (parfois effectuée devant la famille) qui est suivie, selon l'expression de Bernard, d'un « petit ballet » des agents des pompes funèbres qui s'empressent de positionner le corps, de le repeigner, d'ajuster ses vêtements et de placer symétriquement le drap funéraire sur les jambes jusqu'à l'abdomen. À cette étape succède le recueillement (ou une cérémonie religieuse) qui prépare à ce que l'auteur nomme la « rupture visuelle ». Ce moment symbolique du rituel correspond à la fermeture du cercueil.

Dans la suite du chapitre, l'auteur apporte des précisions sur le choix de l'inhumation ou de la crémation. Il donne également des détails sur son rôle de porteur et sur les situations imprévues qui peuvent survenir lors de la mise en terre. C'est ainsi qu'il raconte comment son équipe a dû composer avec une fosse qui était trop étroite pour le cercueil, insistant à nouveau sur l'importance de la maîtrise de soi et de la gestion de ses propres émo-

tions, surtout lorsqu'une telle situation se produit devant la famille...

Dans « La place des émotions », le troisième et dernier chapitre de l'ouvrage, l'auteur analyse les matériaux recueillis lors de son enquête de terrain dans la perspective d'une « anthropologie des émotions ». Cette partie, qu'on aurait imaginée plus étoffée et plus détaillée dans la problématisation du concept d'« émotion », se limite à une approche du « travail émotionnel des professionnels » et à la « modulation des émotions » par les agents des pompes funèbres. Ce n'est que très tardivement (et tautologiquement) que Bernard définit l'émotion comme une « coconstruction situationnelle impliquant les participants et leur compréhension de l'émotion exprimée » (p. 191-192). Les pages consacrées aux émotions suscitées par le cadavre et l'attitude professionnelle à adopter face à ce dernier sont particulièrement éclairantes et l'auteur apporte des compléments pertinents à son propos en l'illustrant par des témoignages recueillis auprès de directeurs de pompes funèbres. Toute la question de la distanciation professionnelle et de la gestion émotionnelle y fait l'objet d'une analyse qui assure une transition théorique avec les observations des précédents chapitres, mais ne justifie pas le sous-titre de l'ouvrage. Ce troisième chapitre constitue davantage une psychosociologie du métier de croquemort qu'une anthropologie, laquelle, nous semble-t-il, aurait gagné à intégrer certains aspects de l'anthropologie des sciences et des techniques de Bruno Latour et Michel Callon ou encore de la sociologie de l'attachement ou des passions développée par Antoine Hennion. En définitive, cet ouvrage – dont le sous-titre était sans doute trop ambitieux (ou peut-être s'agissait-il d'une contrainte éditoriale ?) – constitue un document riche et original, une contribution scientifique qui offre un témoignage de première main sur l'univers méconnu des travailleurs de la mort. Un complément sociologique essentiel à *Six Feet Under*.

Luc Breton